

POETIQUE DES LIEUX DE L'HABITER ET PROBLEMATIQUES DE LA GEOGRAPHIE

Jacques VAN WAERBEKE

Depuis plusieurs années les géographes s'intéressent à la question des représentations spatiales inscrites dans les oeuvres de fiction et, d'une façon plus générale, dans les oeuvres d'expression artistique. Ils en tirent des ensembles d'images spécifiques dont la prise en compte dans le cadre du discours géographique pose des problèmes épistémologiques et méthodologiques.

La question essentielle reste celle de savoir le sens que peut prendre ce type de recherches en regard des problématiques actuelles de la géographie.

Dans un premier temps, je réfléchirai sur les relations entre finalités problématiques et exigences méthodologiques. J'aborderai ensuite la notion de déploiement symbolique du sens des lieux ; cette notion me semble être la seule à même de justifier l'intuition de l'existence de ce que je propose d'appeler « une poétique spatiale des lieux de l'habiter ». Cette réflexion nous conduira à la question de savoir quels sont les domaines de la recherche en géographie qui peuvent croiser ces approches. C'est-à-dire plus précisément, quelles problématiques et quels énoncés, sous quelles formes et selon quels contenus, doivent être mis en avant afin de pouvoir resserrer au mieux les cohérences de recherche du champ disciplinaire géographique dans son ouverture à d'autres champs disciplinaires.

Ouvertures et apories

La prise en compte des représentations spatiales exposées dans les oeuvres de fiction relève de problématiques de recherches et de pratiques méthodologiques diversifiées.

En ce qui concerne les problématiques, la synthèse proposée par Marc Brosseau (Brosseau 96, pp. 29 à 49), distingue quatre catégories qui peuvent être rappelées ici :

a - Un complément à une étude de géographie régionale. C'est ici que s'inscrit volontiers la tradition géographique française. Cette préoccupation peut relever de plusieurs projets : du simple ornement à la mise en tension par juxtaposition à son propre discours, sans oublier la recherche d'une documentation inexistante en dehors du témoignage littéraire offert par tel ou tel écrivain.

b - Une transcription de l'expérience des lieux. Il s'agit du champ d'investigation par excellence des géographes de la tendance « humaniste ».

c - Un support critique de la réalité ou de l'idéologie dominante en matière d'aménagement. Nous avons à nouveau affaire en priorité aux géographes anglo-saxons, mais il s'agit cette fois du courant de la géographie radicale ou critique.

d - La recherche d'une confrontation entre les approches géographiques et littéraires en matière de prise en compte des phénomènes spatiaux. L'auteur y range un nombre très limité de travaux dont les siens propres (Brosseau, 1996), ou encore ceux de Paul Claval ou de Jean-Louis Tissier (Claval, 1987 ; Tissier, 1981).

Si cette classification propose des ensembles d'importances très inégales, avec des sous-ensembles fort diversifiés, du moins présente-t-elle l'intérêt de mettre l'accent sur la question essentielle des finalités des recherches entreprises.

Au risque de simplifier encore, je dirai que nous pouvons resserrer ces catégories autour de deux grandes orientations :

- 1/ L'enrichissement et la mise en tension de nos problématiques de recherches spatiales au contact d'oeuvres d'expression artistique.

- 2/ L'enrichissement de notre connaissance de lieux spécifiques (et nous retrouverons bien entendu ici le centre de gravité de la géographie humaniste).

Or il me semble que chacun de ces deux axes ne relève ni des mêmes urgences d'investigation, ni des mêmes exigences dans le développement des protocoles de recherche.

Il se trouve que nous sommes arrivés à un point où une rigueur soutenue s'impose au chercheur qui envisage de s'intéresser à ces questions. Plusieurs objections peuvent être soulevées quant à l'intérêt et la pertinence de ces recherches. Elles tiennent pour partie à la spécificité de leur insertion dans les champs d'investigation de la géographie ou des sciences sociales, pour partie à la pertinence des dispositifs méthodologiques retenus. C'est cette question de la rigueur du dispositif méthodologique que je voudrais tout d'abord explorer.

L'un des problèmes majeurs provient d'une sorte d'illusion de transparence entre les lieux et leurs représentations. Tout se passe parfois, comme si les oeuvres étudiées entretenaient un rapport quasi magique avec le réel référé. Le fait est pour le moins surprenant quand on sait que, dans le temps même où se développait ce type de travaux, la recherche géographique s'est efforcée de dénoncer toute illusion de transparence dans les constructions scientifiques qu'elle proposait par ailleurs. Inversement, et précisément dans ce domaine des confrontations aux oeuvres littéraires, une certaine naïveté, ou à tout le moins une certaine légèreté méthodologique, se sont trouvées fréquemment de mise. La prégnance toute particulière du roman réaliste, en tant qu'objet d'étude dans les travaux de ce type, va tout à fait dans ce sens. Elle privilégie une mise en relation simplement analogique aux réalités référées. Jean-Louis Tissier a raison de souligner le caractère décevant de l'apport de certain travaux (Tissier, 1992). Marc Brosseau a raison de dénoncer, tant chez les « géographes humanistes » que chez les « radicaux-critiques », une carence en matière de « considérations linguistiques, esthétiques ou discursives » (Brosseau, 1996, p. 41). Les deux auteurs convergent dans leurs analyses pour insister tout particulièrement sur l'importance d'une prise en compte de la spécificité du texte par un engagement de compréhension profonde de ces logiques d'écriture.

Si « celui qui [...] lit » est un géographe, en ouvrant le livre, il a accepté de confronter son savoir à une expérience singulière. Devant le livre et sur le chemin de la lecture, il est dépouillé de ses compétences spécialisées, il se découvre simple géographe, naïf et curieux, dans un monde nouveau (Tissier, 1992, p. 253).

Pour bien situer l'importance de cette réflexion, il nous faut revenir aux objectifs d'un chercheur en sciences sociales. La démarche scientifique qu'il mettra en oeuvre visera à regrouper les ensembles de faits étudiés dans le sens d'une généralisation afin d'en souligner les logiques d'organisation. Inversement, le développement de l'écriture littéraire va privilégier un point de vue, ou un ensemble de points de vue, spécifiques. Bertrand Lévy, parle de la « singularité qu'un auteur doit cultiver » (Lévy, 1997, p. 38). Ouvrir une oeuvre, c'est rencontrer l'autre ; c'est rencontrer un autre. La démarche prend sens dans une reconnaissance d'altérité. C'est le dialogue dans l'écoute de la différence et le respect de cette altérité qui va porter fruit. C'est ce qui fonde selon Marc Brosseau le caractère irremplaçable d'une démarche « dialogique », en forme d'échanges et de confrontations, dans ce type de travail. Il va de soi que de telles considérations impliquent des exigences méthodologiques visant à savoir prendre en compte la spécificité des oeuvres étudiées. Celle-ci se doit d'écarter les grilles d'analyse préconçues au profit d'une compréhension à partir de la logique interne de déploiement des oeuvres. Cela suppose bien entendu, un minimum de maîtrise des méthodes d'analyse textuelle du discours. Dans la mesure où le symbolique procède d'un travail de mise en forme, seul un travail sur la forme peut permettre d'en appréhender l'inscription et le sens. Cela requiert des stratégies transdisciplinaires. Elles sont indispensables pour éviter de se contenter d'un point de vue relevant du simple sens commun.

Ces exigences auxquelles il me semble que nous nous devons de souscrire, ne pèsent pas d'un même poids selon que nous nous situons sur l'un ou l'autre des deux axes évoqués plus haut dans le texte, à savoir d'une part la compréhension d'une expérience spatiale d'ordre général ou, d'autre part, l'analyse du sens d'un lieu.

Dans le premier cas il est beaucoup plus simplement évident de décider d'explorer une oeuvre qui nous conduira elle même, dans le développement de sa logique propre, à l'exposition de la spécificité de sa réflexion spatiale. Le choix opéré par Marc Brosseau de travailler à partir de l'examen systématique de quatre romans pour en développer quatre enseignements est parfaitement adapté à ses exigences théoriques de confrontation dialogique.

Les pratiques de recherche deviennent plus périlleuses lorsqu'il va s'agir de travailler sur le sens d'un lieu référé. Le risque va grandissant de se voir tiré vers une lecture trop immédiatement et naïvement analogique. Prudence s'impose si l'on veut mettre à jour les significations symboliques. La juxtaposition de la diversité des regards portés par les personnages à l'intérieur d'une oeuvre unique est déjà complexe à traiter¹, que dire alors de la confrontation des oeuvres de plusieurs auteurs. Difficulté plus grande encore si le chercheur veut élargir son investigation à une pluralité de supports d'expression. Jusqu'à présent, les travaux de recherches d'informations de ce type ce sont le plus souvent développés à partir de matériaux littéraires et plus précisément romanesques. De même que l'on a pu reprocher à certains collègues de privilégier le roman réaliste au détriment de formes plus actuelles d'écritures, de même ne devrait-on pas regretter le caractère abusif de cette prédilection littéraire ? Nos inclinations de praticiens de l'écriture y sont certainement pour beaucoup. Il est évident qu'une telle sélection s'avère fortement réductrice dans la mesure où elle nous prive de la prise en compte de certaines façons spécifiques de dire l'espace, propres à des modes d'expression artistique extra-littéraires relevant de l'image fixe ou animée tels que le cinéma, la photo, la peinture ou, pourquoi pas, la bande dessinée. Dans la mesure où il ne saurait être question, là encore, de se laisser piéger dans une lecture platement analogique, cela suppose une maîtrise méthodologique dans divers domaines de la sémiologie plastique.

Les exigences concernant la définition d'un protocole de recherche et le profil requis de la part du chercheur deviennent ainsi de plus en plus complexes. Toutes ces obligations doivent cependant être prises en considération si l'on prétend travailler autour de cette idée d'une symbolique du sens des lieux. Or c'est bien, me semble-t-il, sur cet axe d'investigation du « sens des lieux », plus que sur celui d'une « réflexion spatiale » générale que se trouvent les urgences les plus grandes. Certaines des questions actuellement parmi les plus présentes au sein de la recherche géographique nous y conduisent. Je reviendrai sur cette question ultérieurement. Je voudrais auparavant travailler les fondements de cette notion de « symbolique des lieux » à la lumière de quelques problématiques actuelles.

Le déploiement poétique

Bien que travaillant depuis plusieurs années sur la question du sens conféré aux lieux, je me rangerai volontiers parmi ceux qui pensent que l'énoncé « sens des lieux », tout comme le mot « lieu » lui-même, doivent être manipulés avec précaution. Non tant en raison du spectre de l'idiographie inscrite au coeur du paradigme de la géographie classique, qu'en regard des risques de dérives scientifiques et plus généralement sociales auxquelles peut prêter la notion d'« esprit des lieux ».

La question reste de savoir comment articuler les images et représentations des lieux et/ou des pratiques des lieux, proposées par les artistes. Plus qu'au « lieu » lui-même, c'est me semble-t-il à la notion de « milieu » qu'il convient de se référer. C'est dans le « milieu géographique » que doivent venir s'inscrire ces images et représentations. J'entends ici l'énoncé « milieu » dans la définition qu'en propose Roger Brunet dans *Les mots de la géographie*, à savoir : l'ensemble des « mémoires » qui « informent » le système d'un lieu (Brunet, 1992, p. 302). Le mot « mémoire » se trouve souligné et assorti d'un renvoi à la rubrique concernée du même dictionnaire, où nous pouvons lire :

certaines mémoires immatérielles (comportements, relations sociales) [ont] souvent plus de permanence que des constructions matérielles : « Les lettres, les mots, les langages, les écrits, les mythes sont plus vivants que toute autre création de l'homme » (J. Attali, *La Vie éternelle*) (Brunet, 1992, p. 297).

Les représentations littéraires, cinématographiques, photographiques, picturales ou autres qui sont l'objet de

la réflexion développée ici, font bel et bien parti de ces « mémoires immatérielles » qui « informent » le système propre à tel ou tel lieu. C'est la raison pour laquelle, reprenant dans un article antérieurement publié un adjectif avancé par Augustin Berque, j'ai proposé de désigner ces ensembles d'images par l'énoncé d'« images médiales » (Van Waerbeke, 1996, p. 75).

Le cadre de réflexion théorique développé depuis maintenant plusieurs années par Augustin Berque, me semble particulièrement approprié pour avancer dans cette réflexion. Le sens des lieux ne saurait relever d'on ne sait quel processus magique. Il résulte d'une action humaine dans laquelle le travail du symbolique prend une place essentielle. Augustin Berque fait volontiers référence à Heidegger pour souligner que l'oeuvre humaine « ouvre » l'espace, qu'elle « spacie » (räumt), et que c'est cette ouverture qui institue le lieu (das Ort) 2.

Cette façon de retourner l'implicite de certains discours qui auraient par trop tendance à considérer les hommes comme de simples occupants-aménageurs de l'espace terrestre pour en faire les acteurs-auteurs cardinaux d'un déploiement de l'organisation, de l'utilisation et donc du sens des lieux, me semble particulièrement riche. Les images proposées par les artistes ne font jamais que participer de ce travail de déploiement. Elles en génèrent, dans leur affirmation symbolique, les formes les plus ouvertes : celles du déploiement poétique. Et ce déploiement alimente en retour le symbolique. Voici plus d'un siècle, l'écrivain Stevenson évoquait déjà ce fonctionnement en boucle en écrivant, à propos d'un site évoqué dans un roman de Walter Scott :

L'ancienne Hawes Inn, au Queen's Ferry, en appelle pareillement à mon imagination. Elle se dresse là, à l'écart du bourg, près de la jetée, dans une atmosphère bien à elle, mi-terrienne, mi-marine : devant, le ferry-boats dansant dans la marée et le bateau des garde-côtes tirant sur son ancre, derrière, le vieux jardin avec les arbres. Les Américains le recherchent déjà, pour le souvenir de Lovel et d'Oldbuck qui dînaient là au début de l'« Antiquary ». Mais, inutile de me le dire, ce n'est pas suffisant - il est une autre histoire, encore inconnue, ou inachevée, qui exprimera plus pleinement la signification de cette auberge (Stevenson, 1882).

Du factuel au symbolique et du symbolique au factuel, les mouvements sont incessants et multiples qui contribuent à ce déploiement du sens. Ainsi en va-t-il, pour reprendre le cadre conceptuel proposé par Augustin Berque, des dynamiques de la trajection.

Poursuivant ma démonstration en renouant avec la littérature et le mythe, je suivrai ici Marc Brosseau dans sa lecture des *Météores* de Michel Tournier. Les trois chapitres de ce roman consacrés aux « Iles-jardins » nous offrent un assez beau dispositif métaphorique de ce que peut être le déploiement symbolique du sens d'un lieu (Tournier, 1975, pp. 401-469 et Brosseau, 1996, pp. 171-175). Dans chacune des îles une portion d'espace se trouve aménagée en jardin, c'est-à-dire, si l'on en reste à un point de vue factuel et quantitatif, en une certaine masse bio-végétale. D'un point de vue symbolique il n'en va pas de même. Chaque lieu est porteur de sens. Un sens qui s'inscrit d'abord dans la réalité concrète de chaque site :

Qu'y a-t-il de commun entre eux ? C'est que dans l'un et l'autre cas, le terrain est absolument impropre à l'épanouissement d'une végétation grasse et fragile, à Djerba à cause de la sécheresse, en Islande à cause du froid. Or ce que le terrain refuse, c'est le souterrain qui le donne - de l'eau puisée dans les nappes phréatiques par les éoliennes à Djerba, de la chaleur exhalée par les sources thermales en Islande. Ces deux jardins manifestent la victoire précaire et fleurie des profondeurs sur la face de la terre (Tournier, 1975, pp. 441-442).

Une « victoire précaire et fleurie des profondeurs » qui n'en reste pas moins due à l'action humaine. Elle seule sait jouer et combiner forces telluriques et météores. Seule cette action est à même de forcer un mariage des contraires. Elle le fait de façon spécifique dans chacun des lieux concernés. Et chaque jardin se trouve prendre un caractère et un sens spécifique au lieu de son inscription sur « la face de la terre » 3. Ce sens n'existe donc que par confrontation aux autres lieux de l'étendue terrestre, d'où l'importance des déplacements des personnages du roman. Peu importe que ces personnages soient créateurs de jardins (le personnage de Deborah), ou simplement interrogateur de l'expérience de la signification de ces lieux-jardins (le personnage de Paul ou, avec un décalage spatio-temporel, celui de son frère Jean), l'essentiel est qu'ils parcourent le monde. Le déploiement poétique du sens et de l'expérience des lieux passe par la confrontation, le mouvement, la

connaissance et la reconnaissance de l'altérité. Kant, je pense, parlerait ici de « commerce ».

La question concrète de la collecte de ces images participant au déploiement poétique des lieux me semble poser des problèmes méthodologiques de deux ordres :

1/ Tant que le travail doit s'opérer à partir d'une oeuvre unique la situation reste relativement simple à maîtriser. J'ai eu l'occasion de souligner plus haut à quel point la situation se complique lorsque l'ambition est de confronter plusieurs oeuvres. La résolution de cette contradiction par le chercheur, doit viser à concilier une nécessaire confrontation entre plusieurs regards d'auteurs tout en respectant les logiques propres à chacun de ces regards. La seule façon d'y parvenir me semble consister à se placer dans une approche dynamique de l'évolution des images d'un auteur à un autre, voire à l'intérieur de l'oeuvre d'un même auteur. C'est-à-dire de s'efforcer de mettre en valeur les rémanences, les variations, les modifications, les apparitions ou les disparitions. L'affaire est loin d'être simple. Ayant tenté l'aventure, je suis placé pour le savoir (Van Waerbeke, 1991).

2/ Le second point qui retiendra mon attention est encore à même de compliquer les procédures. Il tient à la question des lieux auxquels les oeuvres étudiées portent référence. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, leur identification n'a rien de simple. Je ne fais pas seulement allusion aux difficultés liées à des brouillages délibérément voulus par l'auteur. Je parle plus précisément du sens référentiel que le chercheur va pouvoir donner aux représentations étudiées. Lorsque, par exemple, Bertrand Blier tourne un certain nombre des scènes de son film *Les Valseuses* dans les grands ensembles des périphéries de Valence, évoque-t-il les banlieues de la France pompidolienne ou, de façon toute différente et spécifique, le sens précis du lieu que peut constituer ce secteur du sillon rhodanien moyen ? La production de sens par le lecteur-chercheur doit en fait se construire dans un mouvement de confrontation d'un axe référentiel à l'autre. Encore faudra-t-il clairement les identifier et leur faire place en fonction précisément des problématiques de recherche.

Nous avons donc souligné dans cette seconde partie l'importance du déploiement poétique du sens des lieux. Cette ouverture de l'ordre du symbolique peut être qualifiée d'incommensurable, en ce sens qu'elle confère aux lieux des significations et des distinctions qui ne relèvent ni du mesurable, ni du quantifiable. C'est pourtant vers quelques-uns des courants d'une géographie volontiers friande de mesures et de quantités que je voudrais maintenant me tourner afin d'envisager quelques passerelles ou lieux d'échanges avec les thématiques ici développées.

Territoires, acteurs et altérité

Nous en sommes donc venus à considérer que la prise en compte des éléments constitutifs du déploiement symbolique du sens des lieux peut conduire à traiter l'étude des représentations paysagères ou médiales dans les oeuvres d'expression artistique, en tant qu'objets d'information géographique. La circulation des images proposées par ces oeuvres intervient dans la densité et la qualité du sens conféré socialement à un lieu. Elles contribuent à ce titre à marquer et différencier divers points de l'étendue terrestre et sont ainsi susceptibles de retenir l'attention du géographe.

Si nous voulons mieux définir la place de ces recherches, il convient maintenant de préciser les énoncés du discours géographique actuel dont il peut être envisagé de les rapprocher. Cela permettra d'ouvrir sur des problématiques situées hors du champ d'une géographie trop strictement culturelle.

L'intérêt actuellement affirmé pour l'étude du comportement des « acteurs » constitue une entrée intéressante. Les chercheurs préoccupés par la prise en compte de cette dimension de la compréhension de l'espace des hommes, ne peuvent rester insensibles à la question des représentations que ceux-ci se donnent à voir des lieux qu'ils habitent ou parcourent. L'usage social des lieux a partie liée avec leurs représentations culturelles, que ces dernières relèvent du lieu commun le plus banal ou de l'imagination provocatrice de quelque visionnaire.

Les « acteurs », quels que soient leurs niveaux d'implication et leurs pouvoirs d'intervention, ne cessent de

fabriquer de l'espace. Reprenant la notion proposée par Augustin Berque, je dirai que cette fabrication trajecte en permanence du factuel aux représentations et des représentations au factuel. Ainsi pourra-t-on être conduit à considérer qu'une géographie préoccupée de spatialisation systémique et/ou soucieuse d'oeuvrer en prise concrète sur les questions de maîtrise du territoire, puisse être amenée à faire sienne l'apport d'une recherche culturelle a priori fort étrangère à ses méthodes et domaines d'investigation.

Il me semble que c'est absolument ce que pouvait relever, dès la fin des années 70, un lecteur attentif du petit ouvrage si riche d'Armand Frémont : *La région espace vécu*. En proposant de rassembler dans un même projet d'intervention les quatre domaines que constituent, la lecture de l'espace, son analyse, la « familiarité des poètes [...] qui ont évoqués [...] la région des hommes », et enfin, quatrième et dernier point, l'action « créatrice » sur l'espace, l'auteur nous orientait déjà vers cette cohérence que je m'efforce de définir ici (Frémont, 1976, pp. 208-213). Frémont se situait alors dans une volonté de développement d'une « pédagogie de l'espace » d'autant plus nécessaire à ses yeux qu'il s'appliquait à mettre en avant l'importance décisive de la façon dont les hommes « vivent » les lieux qu'ils habitent. Son discours s'inscrivait en contrepoint de la montée alors foisonnante des énoncés spatialistes. Ces énoncés, il les accompagnait, les soutenait, tout en les infléchissant dans le sens d'une acception ouverte à une dimension sociale et culturelle la plus riche possible.

J'incline à penser que nous retrouvons dans l'intérêt actuellement suscité par le concept de « territoire », l'écho renouvelé de certaines des interrogations qui cherchaient à s'exprimer voici déjà une vingtaine d'années autour de la notion « d'espace vécu ».

Tout comme la notion de « lieu », celle de « territoire » doit être manipulée avec précaution. Particulièrement si l'on se situe dans le domaine des représentations. Il convient en effet de prendre garde à tout ce qu'elle peut véhiculer de repli sur soi et de tendance à l'exclusion alors que c'est justement l'inverse dont elle doit pouvoir se constituer le révélateur.

A l'occasion du colloque « Territoire, lien ou frontière » 4 qui s'est tenu à Paris en octobre 1995, Joël Bonnemaïson et Luc Cambrézy ont proposé une analyse tout à fait intéressante du lien territorial. Reprenant une idée déjà développée auparavant par Joël Bonnemaïson lui-même, à savoir que

le territoire, avant d'être un lieu que l'on défend [est] un lieu où l'on s'identifie (Bonnemaïson, 1989) 5,

les auteurs soulignent que

l'appartenance au territoire relève de la représentation, de l'identité culturelle et non de la position dans un polygone. Elle suppose des réseaux multiples, elle se réfère à des géosymboles plus qu'à des frontières, elle s'inscrit dans des lieux et des cheminements qui débordent les blocs d'espace homogène et continu de « l'idéologie géographique » (Bonnemaïson-Cambrézy, 1996, p. 8).

Et les auteurs de poursuivre en soulignant que

ces formes réticulées de l'espace seront peut-être la structuration dominante de l'espace de demain. [...] Le territoire est un coeur avant d'être une frontière. [...] A la fois lieu et lien, [il] renvoie à l'altérité (opus cité, p. 14).

Citant alors un texte du géographe canadien Luc Bureau, ils parlent de résonances pour caractériser les relations entre hommes et lieux 6.

« Réseaux », « formes réticulées », « Résonances », « altérités », ces énoncés linguistiques débouchent sur une remarque tout à fait stimulante en ce qui concerne la notion de territorialité :

Le sacro-saint modèle centre-périphérie qui serait la grande loi de l'organisation de l'espace géographique n'est-il pas en voie d'être dépassé par des modèles réticulés qui préfigurent l'organisation des espaces de

demain ? dans cette nouvelle perspective, quel statut accorder au territoire ? (article cité, 1996, p. 17).

Lorsque Jean Gottman travaillait la notion « d'iconographie des cloisonnements », il se référait assez largement à une conception du territoire centralisée, hiérarchisée, en structure arborescente. Le choix était fondé dans la mesure où ce géographe travaillait une réalité spatiale encore largement empreinte des conceptions relevant de la modernité-classique. Joël Bonnemaïson, quant à lui, s'interroge pour savoir si l'invitation à penser l'espace autrement que nous proposent certaines sociétés « traditionnelles » n'en ferait pas des gens plus actuels qu'on ne le pense et par une sorte de jeu de bascule, les précurseurs de ce qui sera peut-être un jour une « post-modernité » (Bonnemaïson, 1989). Les logiques spatiales, au lieu de se concevoir selon des dispositifs hiérarchisés, en arborescence, devraient alors céder la place à des modèles réticulés. Un peu à la façon dont Deleuze et Guattari parlent de modèle en « rhizomes » dans le chapitre introductif de *Milles plateaux* (Deleuze-Guattari, 1980).

Cette disposition qui devrait concerner, selon Bonnemaïson, les territoires, est d'ores et déjà celle du mode de fonctionnement des images relevant de la poétique des lieux de l'habiter. Ces images en effet, ne cessent de circuler, de se féconder. Elles passent d'un lieu à un autre, ou encore d'un lieu à un type de lieu, et réciproquement. Elles se chevauchent, elles se complètent. Elles se modifient et peuvent même se détruire. Tout cela dans une turbulence de mouvements susceptible de défier toute velléité de recensement. Nous pouvons voir dans cette effervescence poétique, un possible terreau pour développer ce que d'aucuns appellent une « patrimonialisation immatérielle » et dont il se pourrait bien que ce soit le seul « patrimoine » authentique des « nomades » de nos villes (Gravari-Barbas, 1996).

Cela nous conduit à l'idée que ces images se construisent surtout dans une incessante confrontation entre identité et altérité : je me vois regardant l'autre qui me regarde. Et mon regard prend sens par confrontation à l'ailleurs différent. Ainsi vont les images de la territorialité. Elles ne peuvent naître et circuler que dans les mouvements des regards qui se croisent.

Conclusion

La notion de poétique spatiale des lieux de l'habiter me semble trouver ses assises les plus solides dans la problématique de la médiance (Augustin Berque, 1990). Dans ce cadre peut se concevoir le déploiement et la circulation sociale d'un imaginaire poétique des lieux. Cette thématique poétique trouve son inscription dans les oeuvres d'expression artistique ; circulant de l'une à l'autre, elle alimente et s'alimente de l'expérience et de l'organisation factuelle des lieux. Elle contribue donc à la fabrication du sens symbolique des lieux et se trouve à ce titre susceptible d'intéresser tout chercheur préoccupé par les questions relevant de l'étude du territoire. Ce sont donc actuellement les énoncés de « territoire » et d'« acteur » qui me semblent les plus proches des finalités de ce type de d'interrogations. A condition de concevoir le « territoire » selon un dispositif en fonctionnement réticulaire plutôt qu'arborescent.

Quel que soit l'intérêt par ailleurs du concept « centre/périphérie », en particulier par rapport aux logiques de répartition des pouvoirs sur le territoire, il convient de prendre garde à son utilisation dans le cadre précis de la construction d'une symbolique des lieux de l'habiter. En la matière, tout est échange, confrontation et circulation. La question revêt un caractère particulièrement aigu si nous nous intéressons à ces lieux du monde où les hommes, les idées et les marchandises circulent de plus en plus et que nous rangeons volontiers, troublante coïncidence, dans la rubrique des « périphéries ». A commencer par les « périphéries urbaines » où précisément, le développement des logiques de territorialisation s'avère problématique. La mise en valeur d'une « poétique spatiale des lieux de l'habiter » doit pouvoir ouvrir des perspectives riches de sens pour permettre de mieux comprendre et maîtriser nos relations à ces milieux trop ignorés à force d'ordinaire.

Bibliographie

BACHIMON, Philippe, « A la recherche de l'espace perdu de Giono », *Etudes vauclusiennes*, 1995, n° LIII, pp. 4-15.

- BAILLY, Antoine, SCARIATI, Renato et al., *L'humanisme en géographie*, Anthropos, 1990, 172 p.
- BERQUE, Augustin, *Médiance, de milieux en paysages*, Montpellier, Reclus, 1990, 164 p.
- BERQUE, Augustin, *Les raisons du paysage*, Hazan, 1995, 192 p.
- BONNEMAISON, Joël, « L'espace réticulé. Commentaire sur l'idéologie géographique », *Tropiques lieux et liens*, ANTHEAUME, Benoît, BLANC-PAMARD, Chantal et al., éditions de l'ORSTOM, 1989, pp. 500-510.
- BONNEMAISON, Joël et CAMBREZY, Luc, « Le lien territorial. Entre frontières et identités », *Géographie et Cultures*, n° 20, L'Harmattan, 1996, pp. 7-18.
- BROSSEAU, Marc, *Des romans-géographes*, L'Harmattan, 1996, 246 p.
- BRUNET, Roger et al., *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Montpellier, Paris, Reclus-La Documentation Française, 1992, 470 p.
- CHIVALLON, Christine, « Eloge de la « spatialité » : conception des relations à l'espace et identité créole chez Patrick Chamoiseau », *L'Espace géographique*, 1996, n° 2, Belin-Reclus, pp. 113-125.
- CLAVAL, Paul, « Le thème régional dans la littérature française », *L'espace géographique*, 1987, n° 1, Doin, pp. 60-73.
- COSGROVE, Denis, DANIELS, Stephen (eds), *The iconography of landscape, Essays on the symbolic representation, design and use of past environments*, Cambridge University Press, 1988, 318 p.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, FELIX, *Mille plateaux*, Les éditions de Minuit, 1980, 645 p.
- FREMONT, Armand, *La région espace vécu*, Presses Universitaires de France, 1976, 223 p.
- FREMONT, Armand, « Flaubert géographe, à propos d'« Un coeur simple » », *Etudes normandes*, (1), 1981, p. 49-64.
- FERRAS, Robert, *Ville ; paraître, être à part*, Montpellier, Reclus, 1990, 143 p.
- FERRIER, Jean-Paul, *Antée 1*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 254 p.
- GANDY, Matthew, « Visions of darkness : the representation of nature in the films of Werner Herzog », *Ecumene*, 1996, 1, pp. 1-21.
- GAY, Jean-Christophe, « L'espace discontinu de Marcel Proust », *Géographie et Cultures*, n° 6, L'Harmattan, 1993, pp. 35-50.
- GRAVARI-BARBAS, Maria, « Le 'sang' et le 'sol'. Le patrimoine, facteur d'appartenance à un territoire urbain », *Géographie et Cultures*, 1996, n° 20, L'Harmattan, pp. 55-67.
- HANCOCK, Claire, « Les images du milieu urbain chez Morris et Vallès », *Géographie et Cultures*, n° 14, L'Harmattan, 1995, pp. 115-132.
- HUMEAU, Dao, « Les dimensions géographiques de l'oeuvre de Jules Verne », *Géographie et Cultures*, 1995, n° 15, L'Harmattan, pp. 21-44.
- KOSCHORKE, Albrecht, « Le paysage du dernier homme. J.-J. Rousseau et la post-apocalypse », *Géographie*

et Cultures, 1993, n° 5, L'Harmattan, pp. 7-19.

LAFAILLE, Richard, « Départ : géographie et poésie », *Le géographe canadien*, 1988, 33 (2), p. 118-130.

LANDY, Frédéric, « L'Inde de Jules Verne : une lecture de *La maison à vapeur* », *Géographie et Cultures*, 1995, n° 15, L'Harmattan, pp. 45-67.

LASSERRE, Frédéric, « Paysage, peinture et nationalisme », *Géographie et Cultures*, 1993, n° 8, L'Harmattan, pp. 51-70.

LECHAUME, Aline, « Chanter le pays : la chanson québécoise contemporaine », *Géographie et Cultures*, 1997, n° 21, L'Harmattan, pp. 45-58.

LEVY, Bertrand, « Géographie culturelle, géographie humaniste et littérature, position épistémologique et méthodologique », *Géographie et Cultures*, 1997, n° 21, L'Harmattan, pp. 27-44.

MAUDUY, Jacques et HENRIET, Gérard, *Géographies de western*, Nathan, 1989, 254 p.

MEIZOZ, Jérôme, « Idéologie de la ruralité et fictions littéraires du 'pays physique' dans les années 1920-1930 : le cas de C.-F. Ramuz », *Géographie et Cultures*, 1995, n° 15, L'Harmattan, pp. 69-84.

MONTES, Christian, « Les lieux de l'opéra », *Géographie et Cultures*, 1993, n° 6, L'Harmattan, pp. 51-74.

MONTES, Christian, « Paris au XXe siècle de Jules Verne : une approche à la fois haussmannienne et 'révolutionnaire' », *Géographie et Cultures*, 1995, n° 15, L'Harmattan, pp. 3-20.

MURTON, Brian J., « L'approche humaniste de lieux en Nouvelle-Zélande », *L'espace géographique*, 1983, n° 83-4, Doin, pp. 253-262.

POCOCK, D. C. (ed), *Humanistic geography and literature*, Londres, Croom-Helm, 1981.

RAVENEL, Loïc, « Les aventures de Scherlock Holmes : organisation et utilisation de l'espace », *Mappemonde*, 1992, 3, pp. 1-4.

ROGER, Alain, *Nus et paysages (essai sur la fonction de l'art)*, Aubier, 1978, 322 p.

SAUTTER, Gilles, « La géographie comme idéologie ? », *Idées, idéologies et débats en géographie, Cahiers de Géographie du Québec*, numéro spécial, 1985, 29, 77. Repris in SAUTTER, Gilles, *Parcours d'un géographe*, éditions Arguments, 1993, vol. 1, pp. 49-60.

STEVENSON, Robert Louis, 1882, « A Gossip on romance », repris par Michel LE BRIS, *Essais sur l'art de la fiction*, Paris, La table ronde, 1988, p. 208.

TISSIER, Jean-Louis, « Le plaisir géographique avec Julien Gracq », *Paysages et sites dans l'oeuvre de Julien Gracq*, Corti, 1988.

TISSIER, Jean-Louis, « Géographie et littérature », *Encyclopédie de la géographie*, Economica, 1992, pp. 235-254.

TOURNIER, Michel, *Les Météores*, Gallimard, 1975, 546 p.

TUAN, Yi-Fu, « Geography and literature. Implications for geographical research », *Humanistic geography; prospects and problems*, LEY, D. et SAMUEL, M. (eds), Londres, Croom Helm, 1978, pp. 194 -206.

VAN WAERBEKE, Jacques, Images d'espaces de la banlieue de Paris, XIXe et XXe siècles, étude de géographie culturelle, Université de Paris XII - Institut d'urbanisme de Paris, thèse dactylographiée, 1991, 748 p.

VAN WAERBEKE, Jacques, « Les représentations de la banlieue de Paris dans l'oeuvre de Jean Teulé », Géographie et Cultures, 1993, n° 5, L'Harmattan, pp. 107-126.

VAN WAERBEKE, Jacques, « De Giono à Pagnol. Jeux et enjeux des représentation spatiales », Etudes vauclusiennes, 1995, n° LIII, pp. 32-37.

VAN WAERBEKE, Jacques, 1996, « La poétique spatiale des représentations de la banlieue de Paris » Géographie et Cultures, n° 19, L'Harmattan, pp. 51-78.

WIEBER, Jean-Claude, « La forme et la lumière ; le paysage, le peintre et le géographe », Mappemonde, 1987, 4, pp. 26-27.

WIEBER, Jean-Claude, « Paysages méditerranéens : la leçon des peintres », Mappemonde, 1992, 3, pp. 23-27.

Notes

1 Cf. par exemple, Yi Fu Tuan, 1978.

2 Voir par exemple la communication d'Augustin Berque intitulée «Logique du lieu et génie du lieu» dans le cadre du séminaire international «Logique du lieu et oeuvre humaine» organisé à l'EHESS du 22 au 27 janvier 1996. (citation à partir de notes de séance, actes à paraître fin 1997).

3 L'image poétique de Tournier (1975) est ici si voisine de la problématique générale du dernier ouvrage Philippe et Geneviève Pinchemel (1988), qu'il est intéressant de constater que l'écrivain ait fait choix de l'expression même retenue par ces deux géographes pour intituler leur travail. Rencontre du poète et du scientifique autour d'un même énoncé!

4 Colloque organisé par l'ORSTOM et le laboratoire «Espace et Cultures» de l'Université de Paris-Sorbone sur le thème «Territoire, lien ou frontière: identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales», Paris, 2 au 4 octobre 1995.

5 Joël Bonnemaïson, dans cet article très riche, illustre et prolongeait, par le truchement d'une étude de l'île de Tana, une réflexion développée auparavant par Gilles Sautter (Sautter,1985).

6 «L'homme et ses lieux ne sont rien d'autre qu'une série de résonances. Les lieux se nourrissent des empreintes de l'homme, et ce dernier est habité par les lieux. [...] Il me plaît de penser que la terre et l'homme forment un tout indissociable, qu'on en peut saisir l'un sans l'autre. Il y a quelque chose de très animal là-dedans, mais en même temps de superbement élevé, ouvrant l'esprit au poétique, au sacré et à l'infini.» (Luc Bureau, 1971, La terre et moi, Montréal, Boréal). On remarquera les convergences de ce texte avec la pensée d'Augustin Berque.

